

文藻外語大學

2023 文藻盃全國法語朗讀比賽

UNIVERSITE WENZAO – Département de Français –

112-1 CONCOURS DE LECTURE

初階朗讀文章

Niveau 1

1 / Déjeuner du matin

Jacques Prévert

Il a mis le café	Dans le cendrier
Dans la tasse	Sans me parler
Il a mis le lait	Sans me regarder
Dans la tasse de café	Il s'est levé
Il a mis le sucre	Il a mis
Dans le café au lait	Son chapeau sur sa tête
Avec la petite cuiller	Il a mis
Il a tourné	Son manteau de pluie
Il a bu le café au lait	Parce qu'il pleuvait
Et il a reposé la tasse	Et il est parti
Sans me parler	Sous la pluie
Il a allumé	Sans une parole
Une cigarette	Sans me regarder
Il a fait des ronds	Et moi j'ai pris
Avec la fumée	Ma tête dans ma main
Il a mis les cendres	Et j'ai pleuré

2 / Chanson des escargots qui vont à l'enterrement Jacques Prévert

A l'enterrement d'une feuille
morte,

Deux escargots s'en vont.

Ils s'en vont dans le noir,

Un très beau soir d'automne.

Hélas, quand ils arrivent,

C'est déjà le printemps ;

Les feuilles qui étaient mortes

Sont toutes ressuscitées.

Et les deux escargots

Sont très désappointés.

Mais voilà le soleil,

Le soleil qui leur dit :

Reprenez vos couleurs,

Les couleurs de la vie.

Alors toutes les bêtes

Se mettent à chanter

La chanson de l'été.

Et tout le monde de boire

Tout le monde de trinquer.

C'est un très joli soir,

Un joli soir d'été,

Et les deux escargots

S'en retournent chez eux.

Ils s'en vont très émus

Ils s'en vont très heureux.

Comme ils ont beaucoup bu

Ils titubent un petit peu

Mais là-haut dans le ciel

La lune veille sur eux.

3 / Escargots et tortues Auteur anonyme

Un jeune escargot qui part en vacances, rencontre en chemin une vieille tortue qui admire le paysage. C'est la première fois que l'escargot voit une tortue, et il est très surpris en découvrant que les escargots ne sont pas les seuls animaux à transporter leur habitation sur le dos. Seulement, cette vieille tortue lui paraît très grosse et très laide. Il ne se gêne pas pour le lui dire. La tortue, furieuse, grimpe sur un rocher, saute sur l'escargot, et l'écrase. Sous sa carapace.

Or, très loin de là, une jeune tortue qui part en vacances rencontre, en chemin, un vieil escargot qui admire le paysage. C'est la première fois que la tortue voit un escargot, et elle est très surprise en découvrant que les tortues ne sont pas les seuls animaux à transporter leur habitation sur leur dos. Seulement, ce vieil escargot lui paraît très petit et très laid. Elle ne se gêne pas pour le lui dire. L'escargot, furieux, grimpe sur un rocher, saute sur la tortue, et s'écrase. Sur sa carapace.

4 / Homme de couleur d'après un conte africain

Moi, homme noir, quand je suis né, j'étais noir.

Toi, homme blanc, quand tu es né, tu étais rose.

Quand j'ai grandi, je suis resté noir.

Toi, quand tu as grandi, tu es devenu blanc.

Quand je me mets au soleil, je me maintiens noir.

Toi, quand tu te mets au soleil, tu te fais rouge.

Quand j'ai froid, je suis toujours noir.

Toi, quand tu as froid, tu sembles bleu.

Quand j'ai peur, je suis encore noir.

Toi, quand tu as peur, tu parais vert.

Et toi, homme blanc, tu oses me dire

Que moi, homme noir, je suis un homme de couleur !

5 / Page d'écriture Jacques Prévert

Deux et deux quatre,
quatre et quatre huit,
huit et huit font seize...

Répétez ! dit le maître.

Deux et deux quatre,
quatre et quatre huit,
huit et huit font seize.

Mais voilà l'oiseau-lyre
qui passe dans le ciel ;

l'enfant le voit

l'enfant l'entend

l'enfant l'appelle :

Sauve-moi,

joue avec moi,

oiseau !

Alors l'oiseau descend

et joue avec l'enfant.

Deux et deux quatre...

Répétez ! dit le maître,

et l'enfant joue,

l'oiseau joue avec lui...

Et l'enfant a caché l'oiseau

dans son pupitre,

et tous les enfants

entendent sa chanson,

et tous les enfants

entendent la musique.

Et l'oiseau-lyre joue,

et l'enfant chante,

et le professeur crie :

Quand vous aurez fini de faire le pitre !

中階朗讀文章

Niveau 2

1 / Attendons la suite

Bernard FRIOT

J'ai pris un livre de contes et j'ai lu : « Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfant et qui en étaient fort désolés. »

J'ai sauté quelques pages et voilà ce que je trouve : « Il était une fois une pauvre orpheline qui rêvait d'un foyer où on l'accueillerait, où on la traiterait comme la fille de la maison. »

Quand j'ai vu cela, j'ai vite couru chez le roi et la reine et je leur ai dit que je connaissais une petite fille qui, j'en étais sûr, ne souhaitait rien tant que d'avoir une famille, des parents. Puis j'ai couru chez l'orpheline et je lui ai annoncé que j'avais trouvé un roi et une reine sans enfant. Ils seraient très heureux de l'adopter, je m'en portais garant.

- En êtes-vous vraiment sûr ? me demanda l'orpheline qui n'osait croire à un tel bonheur.

- Est-ce bien certain ? me demandèrent le roi et la reine, très émus. Est-il possible que tout s'arrange aussi vite ?

Je les ai rassurés et j'ai fixé un rendez-vous. Et maintenant, j'attends la suite avec impatience. J'ai bon espoir que ça devienne intéressant. « Car, ai-je pensé, dans les histoires habituelles, tout va mal au début et c'est seulement à la fin que ça s'arrange. Mais si ça commence bien, il y a des chances pour que ça se termine mal. Très mal peut-être ! » Ce serait beaucoup plus drôle, non ?

2 / Chaussettes

Bernard FRIOT

A l'école, on a une directrice, Mme Michat. On la voit rarement : elle est presque toujours dans son bureau. Parfois, elle passe dans les couloirs : une ombre grise et deux taches de couleur. Les taches de couleur, ce sont ses chaussettes. C'est la seule chose qu'on regarde. Elle en a des dizaines de paires différentes : vert pomme, bleu tendre, rayées, brodées ...

Le matin, dès qu'on arrive à l'école, chacun s'interroge : « Qu'est-ce qu'elle a comme chaussettes aujourd'hui? »

Parce que les chaussettes de Mme Michat ont un secret : elles veulent dire quelque chose. L'ennui, c'est qu'on ne sait pas quoi.

Au début, on pensait que c'était en rapport avec le temps : jaune clair pour « belles éclaircies en fin de journée », gris souris pour « brouillards matinaux »... Mais on s'est aperçus qu'elle mettait ses chaussettes blanches à pois mauves aussi bien les jours de pluie que les jours de grand beau temps.

Ensuite, on a cru que les chaussettes annonçaient les menus de la cantine. En fait, ça n'avait rien à voir. Quand elle enfle ses chaussettes vert pomme, on a parfois du boudin, parfois du gratin de poisson et parfois des œufs avec des épinards.

Alors, on s'est dit : « Elle doit choisir ses chaussettes en fonction de son humeur. Rose clair quand elle s'est levée du bon pied ; brodées d'éclairs jaunes et rouges quand elle est mal lunée. » Mais Mme Michat n'a pas d'humeurs : elle est grise et muette comme un mur. Toujours.

Aujourd'hui, j'ai découvert le secret des chaussettes. Quand Mme Michat est passée dans le couloir, au lieu de baisser le nez pour regarder la couleur de ses chaussettes, j'ai regardé devant moi : au lieu de fixer ses pieds, j'ai fixé sa tête.

Et justement, c'est ça le secret des chaussettes : Mme Michat n'a pas de tête. Rien qu'un chignon et des lunettes.

3 / Exercices

Bernard FRIOT

La mère de Charles a invité ses amies pour prendre le thé. Depuis sa chambre, Charles les entend papoter. Il décroche le téléphone et compose un numéro au hasard. D'après la voix à l'autre bout de la ligne, il est tombé chez une vieille dame.

- Bonjour, chère madame, dit Charles très lentement, en articulant chaque mot exagérément, vous êtes une vieille autruche alcoolique complètement déplumée, congelée, déshydratée et lyophilisée.

- Mon petit Charles, demande sa mère depuis le salon, mon petit Charles, tu ne t'ennuies pas?

- Non, maman, répond Charles, je fais du français, un exercice de vocabulaire.

Et toutes les dames du salon gloussent en chœur :

- Quel enfant sérieux, quel enfant studieux !

Charles va chercher l'atlas dans le bureau de son père. Sur la carte de l'Islande, il écrase une glace à la vanille. Il laisse couler du ketchup sur la Pologne et du produit à vaisselle sur la Nouvelle-Calédonie. Pour l'Australie, il choisit du yaourt à la framboise et de l'encre de Chine pour la Somalie.

- Mon petit Charles, demande sa mère, tu ne t'ennuies pas?

- Non, maman, répond Charles, je fais de la géographie, la carte des océans avec les fleuves et les rivières.

Et toutes les dames du salon gloussent en chœur :

- Quel enfant sérieux, quel enfant studieux!

- Eh oui, dit fièrement la maman, il est le premier de sa classe.

Et Charles, pendant ce temps, a pêché le poisson rouge dans son bocal et sorti des ciseaux pointus.

« Bon, maintenant, se dit-il, je vais faire de la biologie. »

4 / Histoire policière

Bernard FRIOT

Une puce se promenait sur le bras d'un fauteuil. Elle rencontra un long cheveu blond qui se regardait dans un miroir de poche.

-Hé ! fit le cheveu, faites donc attention où vous marchez. Surtout ne me touchez pas, ne me déplacez pas : je suis un indice !

-Un indice, qu'est-ce que c'est que ça ?

-Figurez-vous qu'un crime a été commis ici, dans cette pièce. On a découvert la victime sur le fauteuil d'en face, une balle en plein cœur. L'enquête a prouvé que l'assassin était assis sur le fauteuil où nous nous trouvons. Alors, voyez-vous, je suis extrêmement important : quand les policiers me découvriront, ils chercheront d'où je viens et, grâce à moi, ils démasqueront l'assassin ! Tout le monde parlera de moi, les journaux, la télé, je vais devenir célèbre !

-Si je comprends bien, dit la puce, on a intérêt à être chauve quand on veut trucider quelqu'un : ces bavards de cheveux sont toujours prêts à vous trahir, rien que pour se faire mousser !

Alors elle jeta la perruque bouclée qu'elle portait ce jour-là et abattit froidement le long cheveu blond d'un coup de revolver tiré en plein cœur.

5 / La chose

Bernard FRIOT

Je me suis réveillé, le cœur battant et les mains moites. La chose était là, sous mon lit, vivante et dangereuse. Je me suis dit : « Surtout ne bouge pas ! Il ne faut pas qu'elle sache que tu es réveillé. » Je la sentais gonfler, s'enfler et étirer l'un après l'autre ses tentacules innombrables. Elle ouvrait la gueule, maintenant, et déployait ses antennes. C'était l'heure où elle guettait sa proie. Raide, les bras collés au corps, je retenais ma respiration en pensant : « Il faut tenir cinq minutes. Dans cinq minutes, elle s'assoupira et le danger sera passé. »... J'ai laissé passer bien plus de cinq minutes. Je me suis remis enfin à respirer normalement, à me détendre un petit peu. Mais mon cœur battait toujours très fort. Je me répétais : « N'aie plus peur. La chose a repris sa forme naturelle. Son heure est passée. »

Mais, cette nuit-là, la peur ne voulait pas me lâcher. Une question, toujours la même, roulait dans ma tête : Qui est la chose ? La chose qui, chaque nuit, gonfle et s'enfle sous mon lit, et s'étire à l'affût d'une proie. Et puis reprend sa forme naturelle après quelques minutes.

J'ai compté jusqu'à dix ... À dix, j'ai allumé et j'ai sauté sur le tapis, le plus loin possible. Et qu'est-ce que j'ai vu sous mon lit ? Mes pantoufles ! Mes bonnes vieilles pantoufles que je traîne aux pieds depuis près de deux ans. Elles me sont trop petites, déjà, et percées en plusieurs endroits.

J'étais vraiment déçu. Et un peu triste. Je me suis dit : « Alors, on ne peut plus avoir confiance en rien ? Il faut se méfier de tout, même des objets les plus familiers ? » J'ai regardé longtemps les pantoufles. Elles avaient l'air parfaitement inoffensives, mais je ne m'y suis pas laissé prendre. Avec beaucoup de précaution, je les ai enveloppées dans du papier journal et j'ai soigneusement ficelé le paquet. Et j'ai jeté le tout dans la chaudière.

高階朗讀文章

Niveau 3

1 / Avec mon meilleur souvenir

Françoise Sagan

J'étais allée à la plage déserte à huit heures, une plage encore grise sous des nuages basques, filant bas et serrés sur la mer comme une formation de bombardiers [...]. J'ouvris au hasard ce livre blanc sur papier fort, nommé *Illuminations*. Je fus foudroyée instantanément.

J'ai embrassé l'aube d'été. Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit [...]. En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois. Au réveil il était midi.

Quelqu'un avait écrit cela, quelqu'un avait eu le génie, le bonheur d'écrire cela, cela qui était la beauté sur la terre, qui était la preuve par neuf, la démonstration finale de ce que je soupçonnais depuis mon premier livre non illustré, à savoir que la littérature était tout. Qu'elle était tout en soi, et que même si quelque aveugle, égaré dans les affaires ou les autres beaux-arts, l'ignorait encore, moi du moins, à présent, je le savais. Elle était tout : la plus, la pire, la fatale, et il n'y avait rien d'autre à faire, une fois qu'on le savait, rien d'autre que de se colleter avec elle et avec les mots, ses esclaves et nos maîtres. Il fallait courir avec elle, se hisser vers elle et cela à n'importe quelle hauteur : et cela, même après avoir lu ce que je venais de lire, que je ne pourrais jamais écrire mais qui m'obligeait, de par sa beauté même, à courir dans le même sens.

2 / Enfance

Nathalie Sarraute

J'ai beau me recroqueviller, me rouler en boule, me dissimuler tout entière sous mes couvertures, la peur, une peur comme je ne me rappelle pas en avoir connu depuis, se glisse vers moi, s'infiltré... C'est de là qu'elle vient... je n'ai pas besoin de regarder, je sens qu'elle est là partout... elle donne à cette lumière sa teinte verdâtre... c'est elle, cette allée d'arbres pointus, rigides et sombres, aux troncs livides... elle est cette procession de fantômes revêtus de longues robes blanches qui s'avancent en file lugubre vers des dalles grises... elle vacille dans les flammes des grands cierges blafards qu'ils portent... elle s'épand tout autour, emplît ma chambre... Je voudrais m'échapper, mais je n'ai pas le courage de traverser l'espace imprégné d'elle, qui sépare mon lit de la porte.

Je parviens enfin à sortir ma tête un instant pour appeler... On vient...

- Qu'y a-t-il encore?

- On a oublié de recouvrir le tableau.

- C'est pourtant vrai... Quel enfant fou...

On prend n'importe quoi, une serviette de toilette, un vêtement, et on l'accroche le long de la partie supérieure du cadre...

- Voilà, on ne voit plus rien... Tu n'as plus peur?

- Non, c'est fini.

Je peux m'étendre de tout mon long dans mon lit, poser ma tête sur l'oreiller, me détendre... Je peux regarder le mur à gauche de la fenêtre... la peur a disparu.

3 / Les choses

Georges Perec

L'économique, parfois, les dévorait tout entiers. Ils ne cessaient pas d'y penser.

Leur vie affective même, dans une large mesure, en dépendait étroitement. Tout donnait à penser que, quand ils étaient un peu riches, quand ils avaient un peu d'avances, leur bonheur commun était indestructible; nulle contrainte ne semblait limiter leur amour. Leurs goûts, leur fantaisie, leur invention, leurs appétits se confondaient dans une liberté identique. Mais ces moments étaient privilégiés; il leur fallait plus souvent lutter : aux premiers signes de déficit, il n'était pas rare qu'ils se dressent l'un contre l'autre. Ils s'affrontaient pour un rien, pour cent francs gaspillés, pour une paire de bas, pour une vaisselle pas faite. Alors, pendant de longues heures, pendant des journées entières, ils ne se parlaient plus. Ils mangeaient l'un en face de l'autre, rapidement, chacun pour soi, sans se regarder. Ils s'asseyaient chacun dans un coin du divan, se tournant à moitié le dos. L'un ou l'autre faisait d'interminables réussites.

Entre eux se dressait l'argent. C'était un mur, une espèce de butoir qu'ils venaient heurter à chaque instant. C'était quelque chose de pire que la misère : la gêne, l'étroitesse, la minceur. Ils vivaient le monde clos de leur vie close, sans avenir, sans autres ouvertures que des miracles impossibles, des rêves imbéciles, qui ne tenaient pas debout. Ils étouffaient. Ils se sentaient sombrer.

Ils pouvaient, certes, parler d'autre chose, d'un livre récemment paru, d'un metteur en scène, de la guerre ou des autres, mais il leur semblait parfois que leurs seules « vraies » conversations concernaient l'argent, le confort, le bonheur.

4 / Mémoires d'une jeune fille rangée Simone de Beauvoir

En octobre, la Sorbonne fermée, je passai mes journées à la Bibliothèque nationale. J'avais obtenu de ne pas rentrer déjeuner à la maison : j'achetais du pain, des rillettes, et je les mangeais dans les jardins du Palais-Royal, en regardant mourir les dernières rosées; assis sur des bancs, des terrassiers mordaient dans de gros sandwiches et buvaient du vin rouge. S'il bruinait, je m'abritais dans un café Biard, parmi des maçons qui puisaient dans des gamelles; je me réjouissais d'échapper au cérémonial des repas de famille: en réduisant la nourriture à sa vérité, il me semblait faire un pas vers la liberté. Je regagnais la Bibliothèque; j'étudiais la théorie de la relativité, et je me passionnais. De temps en temps, je regardais les autres lecteurs, et je me carrais avec satisfaction dans mon fauteuil: parmi ces érudits, ces savants, ces chercheurs, ces penseurs, j'étais à ma place. Je ne me sentais plus du tout rejetée par mon milieu: c'était moi qui l'avais quitté pour entrer dans cette société dont je voyais ici une réduction, où communiaient à travers l'espace et les siècles tous les esprits qu'intéresse la vérité.

Moi aussi, je participais à l'effort que fait l'humanité pour savoir, comprendre, s'exprimer: j'étais engagée dans une grande entreprise collective et j'échappais à jamais à la solitude. Quelle victoire! Je revenais à mon travail. À six heures moins un quart, la voix du gardien annonçait avec solennité. « Messieurs, on va bientôt fermer. » C'était chaque fois une surprise, au sortir des livres, de retrouver les magasins, les lumières les passants, et le nain qui vendait des violettes à côté du Théâtre-Français. Je marchais lentement, m'abandonnant à la mélancolie des soirs et des retours.

Dans un monde devenu désert, nous avons soif de retrouver des camarades : le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course.

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entredévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte : à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire.